

— Pourquoi cela ?
— Ah !... parce que !... enfin, si cela t'arrange, tu fais bien... et épouses-tu ?

— Mademoiselle Cézarine Duchrochet !...

— Ah ! mon Dieu ! où as-tu décroché cela ?

— Dans le monde, dans la bonne compagnie... Tu penses bien que je ne me marie pas à l'aveuglette !... Mademoiselle Cézarine est la fille de négociants très-honorables, qu'elle a perdus de bonne heure. Elle a été élevée par un oncle maternel, M. de Vabeauport, ancien capitaine de vaisseau, qui est très-riche, qui ne s'est jamais marié, qui adore sa nièce, à laquelle il laissera toute sa fortune, et à laquelle il donne cent mille francs comptant en la mariant.

— C'est quelque chose. Et quel âge a cette demoiselle ?

— Vingt-cinq ans.

— Vingt-cinq ans ! cent mille francs de dot, un oncle fort riche dont elle héritera !... elle est donc très-laide ou contrefaite, cette demoiselle ?

— Pas du tout ! elle est grande, bien faite, elle a de fort beaux traits. Pourquoi donc voudrais-tu qu'elle fût laide ?

— Parce que je ne comprends pas qu'avec une belle dot et tant d'avantage, elle ne se soit pas mariée avant vingt-cinq ans.

— Tu le comprendras parfaitement, en sachant que mademoiselle Cézarine a été élevée dans le château de son oncle, où depuis l'âge de dix ans elle a fait toutes ses volontés, M. de Vabeauport, qui est très-riche et a la goutte une partie de l'année, n'a jamais contrarié sa nièce en rien, il l'a laissée libre de se choisir les maîtres qu'elle désirait avoir ; ainsi livrée à elle-même, tu comprends que Cézarine est devenue un peu comment dirai-je ?... garçonnière. Elle monte à cheval, elle fait des armes, de la gymnastique tout comme un homme... peut-être mieux qu'un homme...

— Diable ! diable !...

— Pourquoi dis-tu diable ?

— Va toujours.

— Après cela l'idée lui est venue d'étudier les lois, le droit, le code, d'apprendre le latin... elle parle latin, mon cher ami !...

— C'est ça qui te rendra heureux dans ton ménage ! Quand tu voudras embrasser ta femme et qu'elle te dira : *Non possumus* !

— Oh ! tu penses bien que c'était une fantaisie... elle l'aura vite oublié ! Enfin habitée à se faire que ses volontés, Cézarine ne se souciait pas de se marier et d'échanger la liberté dont elle jouissait contre une chaîne qui allait lui donner un maître.

— Elle avait raison !

— Elle refusait tous les partis qui se présentaient, et il s'en présentait beaucoup ! Mais l'oncle a fini par se fâcher, il a dit à sa nièce qu'il voulait se voir revivre dans ses petits-neveux et ses petites-nièces.

A Combinaisons.

LE GROGNARD

MONTREAL, 4 Nov. 1882.

A NOS ABONNÉS.

Nous avons expédié cette semaine les comptes de tous nos agents et bonnès retardataires.

Nos agents doivent payé tout les mois.

L'abonnement est payable d'avance et nous n'entendons pas babiner sur ce sujet.

Les personnes qui ne solderont pas leurs comptes dans la huitaine seront rayées de notre liste.

Nous acceptons les timbres-postes canadiens en paiement de souscription, mais les timbres de États-Unis subiro. t un escompte de 10 pour cent.

L'ELECTION DE SOULANGES.

La *Minerve* a monté une scie au *Grognard* parce qu'il s'était rendu à St. Clet pour parler en faveur de la candidature de M. Raoul de Beaujeu. La vieille à prétendu que l'adversaire de M. Bane devait perdre son election parce que le rédacteur du *Grognard* n'était pas un homme sérieux et que sa candidature devenait ridicule par le fait qu'elle était défendue par un journaliste comique. La *Minerve* s'est fourré le doigt dans l'œil jusqu'au coude et le résultat de l'élection l'a prouvé d'une manière surabondante.

Le candidat du *Grognard* est sorti victorieux de la lutte, malgré la tactique que peu courtoise de ses ennemis à St. Zotique.

M. de Beaujeu avait de son côté les membres les plus influents et les talents oratoires les plus distingués du Club Cartier tandis que le comité de M. Bane avait fait venir de Montréal une couple d'engueuleurs soudoyés pour vomir des injures à son adversaire.

M. Bane, est trop gentilhomme pour remplir cette sale besogne et si ses amis se sont mal comportés sur les hustings nous ne l'en tiendrons pas personnellement responsable.

Si le *Grognard* s'est rendu dans Soulanges, c'était parce qu'il voulait toujours rester fidèle à son programme et combattre dei bons combats.

Dans la dernière élection il y avait un principe en jeu. Il s'agissait pour le *Grognard* de combattre un monopole.

Les monopoles ont toujours été sa bête noire et partout où il les rencontre il se croit obligé de les battre en brèche.

M. Lanthier étant mort, son neveu, M. Bane se crut appelé à recueillir sa succession politique. M. Bane voulait que le mandat de son oncle restât dans la famille, c'était le monopole ni plus, ni moins.

La prétention de M. Bane n'é-

tait pas du goût du *Grognard* et c'est pourquoi il a dû payer de sa personne et d'aller guerroyer dans Soulanges,

La victoire nous a souri et aujourd'hui la *Minerve* qui nous avait attaqué sans raison, reste confondu aux yeux de tous les honnêtes gens.

AVEZ-VOUS VU L'OURS ?

Deux amateurs de la chasse, Tanerède et Joseph sont partis dimanche dernier pour aller faire la chasse aux écureuils, dans un bois tout près de la ville de St. Ours, (jamais personne n'a vu autre chose que des écureuils et des suisses dans ce bois). Après avoir parcouru la forêt, les deux chasseurs ont eu la bonne chance de tuer quatre écureuils. Cette belle chasse finie, tout deux ont laissé leurs gibiers et leurs armes près d'une souche, et se sont un peu éloignés pour d'autre affaire que la chasse. Un troisième qui n'est pas chasseur se trouvant dans ce même bois pour y chercher des racines médicinales pour l'utilité de sa famille et se trouvant par hasard près des deux fusils. (Il faut remarquer que l'individu est un farceur) il eut l'idée de leur faire peur. Ils savaient à qui il avait affaire et il s'était emparé des armes il commença à faire le cri du bœuf, (il avait vu mes garçons). Au premier cri Joseph se trouva un peu effrayé et dit à Tanerède : (il ne voyait rien) je pense que c'est le cri d'un bœuf. Oh ! moi, dit Tanerède, ce n'est pas le cri d'un bœuf.

Tout deux cherchent pour voir l'animal dangereux. Ils aperçoivent un peu plus loin dans la broussaille un animal (doué de raison), je vous ferai remarquer que l'auteur de cette petite affaire est un homme qui a la barbe et les cheveux noirs et longs. Il contrefait le cri de tous les animaux et en entendant dire par nos chasseurs ce n'est pas un bœuf, fait le cri de l'ours en secouant un petit mérisier et faisant voler les feuilles. C'est un ours noir, se dirent-ils, et tous deux partent sans penser à leurs fusils prennent un chemin opposé l'un de l'autre. Joseph était dans la bonne voie et Tanerède était dans la mauvaise. Joseph le fait revenir sur ses pas. Après une course de dix à quinze arpents, et hors de ce petit bois et près d'une clôture épuisés. Joseph dit à Tanerède : je suis resté, reposons-nous. Soit, dit Tanerède en homme prudent, écoute Joseph, si c'est un ours, il peut se rendre ici. La peur encore aussi grande, quoiqu'ils furent déjà dans les champs et près de la ville, ils repartent à courir jusqu'à bout d'haleine. Ils croiyaient l'ours sur leurs talons.

L'ours avec les deux fusils les voyait courir et se rendait à sa maison, sans crier ni mugir. Il ne dit rien, que l. lendemain dans l'après midi, les chasseurs repandirent la nouvelle qu'ils avaient vu un ours noir et hier matin il

fallait faire cette chasse et chercher les deux fusils. Les deux chasseurs demandèrent d'autres pour les accompagner dans cette aventure périlleuse. Mais la petite ville de St Ours connaissait l'affaire. L'ours était dans la ville ; loin d'être féroce, très doux et apprivoisé rencontre les deux chasseurs et leur dit : je suis l'ours noir, je vous remets vos fusils, moins les quatre écureuils que mes chats ont mangés avec bon appétit. Signalement des chasseurs :

Tanerède, grand, mince, imberbe, pâle, cheveux chatain un peu long habillement ordinaire coiffé avec un smoking cap âgé 30 ans.

Joseph, gros, court, brun, figure ronde et l'air timide, habillement gris, redingote à longue jupe et chapeau noir à bord large âgé 30 ans.

(Communiqué)

LA FEMME A CHIEN.

Oh ! qu'elle était gentille la petite Luce, le jour de son mariage avec le comte Guy des Vanes ! On eût dit une poupée neuve ; non pas de ces poupées insignifiantes aux regards étonnés et aux joues boursoufflées, mais bien le ces joujoux artistiques, auxquels les modeleurs ont donné une grande couturière, de ces sculpteurs en soie, modernes, ce n'est pas sa robe que je vis tout d'abord, mais plutôt la figure de Luce, rayonnante, illuminant de son bonheur tout son entourage, et, avec cela, pleine de malice et d'intelligence.

— Comme vous avez été heureux, mon cher Guy !

— Pas tout de suite ! répondit-il, elle est trop jeune !

— N'êtes-vous pas aimé ?

— Si, mais pas à ma façon ; seulement je saurai attendre.

Je serrai la main de Guy, en pensant, selon le proverbe, qu'il trouvait que la mariée était trop belle et que probablement il reloutait qu'on fût jaloux de lui.

Un an s'est passé depuis cette cérémonie nuptiale, et je n'ai revu Guy que l'autre jour, dans la jolie station balnéaire d'Houlegate. Il s'était caché la dans un chalet blotti sous les arbres, avec sa petite Luce dont il avait médité le premier jour. Je m'étonnai qu'ils ne fussent pas à Deauville.

— La comtesse n'a pas voulu, me dit-il, elle fuit un peu le monde, maintenant. Ce que j'avais prévu est arrivé ; je ne suis vraiment aimé d'elle que depuis un mois. Venez me voir demain matin, je vous raconterai cela.

J'allai chez Guy le lendemain. La maison était coquette et fort bien installée ; ce qui me frappa en entrant fut une douzaine de niches à chien absolument désertes. Je retrouvai même dans le salon une espèce de boubonnière enrubannée, plus petite, qui semblait inhabitée aussi.

— Eh bien, me dit Guy en remarquant l'interrogation de mes

yeux, toutes ces demeures canines sont l'histoire de ma première année de mariage. Ecoutez-moi ! Certes Luce n'était pas une petite coquette, ni une insouciance, elle ne s'était pas mariée pour avoir seulement un mari, elle m'aimait certainement, mais c'était une enfant, qu'il fallait conduire avec précaution et non brusquer.

Huit jours après notre départ de Paris, elle eut envie d'un petit chien, vous savez de ces *Blenheim* lilliputiens qui ont des petits poils frisés noirs et blancs avec des taches de feu au dessus des yeux. Je satisfis à son désir, et Luce en parut très reconnaissante ; mais le chien prit une bonne part de l'affection qui me était due, et je m'aperçus bien vite que j'avais grand tort de n'être pas aussi gentil et aussi petit que le chien.

A table, on ne s'occupait que du chien, on ne parlait qu'à lui. Si je risquais une observation, on m'appelait jaloux. Le chien mangeait dans l'assiette de Luce, et se trouvait, enfin partout où elle était. La petite bête était couverte de baisers et les recevait avec sa façon, si bien qu'un jour ayant pris sur sa figure toutes les places pour l'embrasser, il n'en restait plus pour moi, Luce me répondit maladroitement : — Eh bien, ne m'embrassez pas ! Je me mordis ma lèvre et ne dis rien, mais elle vit qu'elle m'avait blessé, elle repoussa vivement la bête et vint se jeter dans mes bras.

Ce caprice dura dix jours ; un soir, le *Blenheim* agacé, à qui elle voulait reprendre une sucrerie, la grogna et déchira sa dentelle. Le lendemain, il disparut.

J'eus alors quatre jours de régné absolu, mais le cinquième. Luce eut une fantaisie d'épagnoul. Celui qu'elle me fit lui offrir et que j'achetai au Jardin d'acclimation, avait une robe de feu ; c'était une belle bête, très caressante, très dévouée. Luce en était folle ! — Au moins, disait-elle, vous ne serez pas jaloux de celui-là !

Un jour, je le conduisis à la chasse, il se comporta très bien. Mais à partir de ce moment, Fox, c'était son nom, sembla me préférer à sa maîtresse. Quant il nous voyait ensemble, il venait à moi tout d'abord. Luce ne m'en fit pas la remarque, mais je m'aperçus qu'elle y tenait moins et s'en occupait moins souvent. Un soir, à table, comme je lui avais donné un petit os à ronger, elle le renvoya sous prétexte qu'il salissait tout. Le lendemain, elle me pria de le renvoyer chez le garde.

La maison sans chien n'en fut pas moins gaie. J'espérais que le caprice de Luce pour les animaux était à tout jamais passé, mais je me trompais ! Luce ne savait pas s'occuper, il lui fallait un être à qui parler, qu'elle pût dominer, appeler et renvoyer à son gré ; un jouet vivant enfin, et comme elle ne pouvait décemment m'infliger ce rôle, car si folle qu'elle fût, elle me respectait beaucoup, elle s'envenimait. Je lui racontai, par hasard, un vol dans une maison